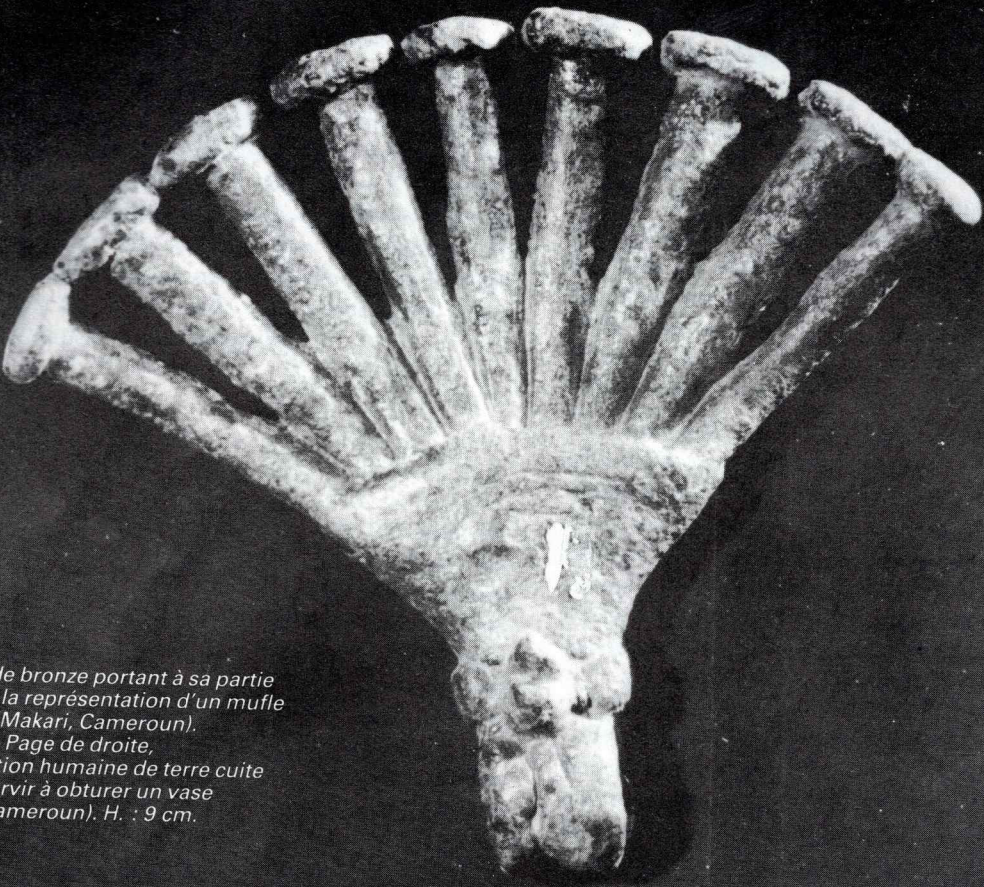




Pendentif de bronze portant à sa partie supérieure la représentation d'un mufle de gazelle (Makari, Cameroun). H. : 7,5 cm. Page de droite, représentation humaine de terre cuite ayant pu servir à obturer un vase (Kadaba, Cameroun). H. : 9 cm.

recherches archéologiques

dans les basses vallées du Chari et du Logone (Cameroun septentrional)

Les recherches archéologiques menées dans les basses vallées du Chari et du Logone s'inscrivent dans le cadre de l'histoire du peuplement de la plaine tchadienne lato sensu et de celle des formations étatiques qui s'y sont développées. Dans cette zone privilégiée, située à la frange du Sahara, à la croisée des voies qui depuis des temps immémoriaux relient la vallée du Nil à celle du Niger et la Méditerranée au cœur du continent noir, sont nés entre le VIII^e et le XVI^e siècle de notre ère des royaumes aux frontières mouvantes — Kanem, Bornou, Boulala, Kotoko, Baguirmi, entre autres — pour lesquels un certain nombre de voyageurs arabes puis européens nous ont laissé des témoignages et qui

survivent encore de nos jours, gardant leurs particularismes, au sein des Républiques du Nigeria, du Cameroun et du Tchad.

Le problème de leurs origines a donné lieu à de nombreuses hypothèses qui ont toujours eu en commun de situer ces dernières hors du terroir des paysans africains. Limitant nos recherches à l'histoire d'une seule de ces organisations, celle des principautés kotoko, l'apport incontestable de l'archéologie aura été de pouvoir dénoncer cet apriorisme qui correspond davantage à une conception générale de l'histoire qu'à une étude objective des faits.

*la région kotoko**

Le pays kotoko couvre la province la plus septentrionale du Cameroun, depuis la rive méridionale du lac Tchad jusqu'au Logone Matya, 250 km plus au sud, ses marches orientales et occidentales s'étendant légèrement au-delà des frontières actuelles du Tchad et du Nigeria. Couvert d'un réseau hydrographique complexe et changeant, il est traversé dans son grand axe nord-sud par une longue artère fluviale, le cours inférieur du Chari et celui du

* Les intertitres sont de la rédaction.

Logone. La région considérée s'inscrit dans un cadre géographique dont nous avons, à maintes reprises, souligné les caractéristiques fondamentales et contradictoires, à savoir son ouverture et son isolement. Cinq mois par an rien ne sépare cette partie de la plaine de celle occupée par ses puissants voisins, mais de juin à décembre, les eaux l'isolent complètement du monde extérieur et constituent même dans ses propres limites une barrière entre les établissements humains; zone d'épandage des eaux du lac, toute la contrée est alors transformée en un vaste marécage d'où n'émergent de place en place que les lieux habités. Lieu de contact et d'extrême métissage où les peuples les plus divers sont venus se fondre, mais aussi lieu refermé sur lui-même où se sont renforcés le conservatisme et l'individualisme les plus farouches.

Nous sommes ainsi placés devant une région marquée par une sédentarisation très ancienne, dans les mêmes lieux, les villages ne pouvant s'élever que sur les hauts fonds. La prospection archéologique a inventorié 432 sites dans le nord du Cameroun sur un total de 814 pour les abords du lac Tchad (132 au Nigeria et 250 au Tchad). Ce sont des buttes semi-artificielles constituées par les vestiges d'occupations successives échelonnées sur une période qui pour certaines couvre plus de 3 000 ans. Toutes les agglomérations des Kotoko s'élèvent sur ces sites; les autres sont abandonnées ou attribuées par ces derniers, contre redevances, aux agriculteurs arabes ou massa qui y aménagent temporairement leurs champs. Dans tous les cas, les Kotoko y reconnaissent leurs droits, et toute butte s'inscrit dans le territoire propre d'une des principautés entre lesquelles le pays est partagé. Ils les considèrent comme terre de leurs ancêtres — nombre d'entre elles, d'ailleurs, sont encore actuellement des lieux de culte ou de pèlerinage — ancêtres entrés dans la légende et appelés collectivement « Sao ». Ce terme, en aucun cas ne désigne un peuple particulier : il signifie « les hommes du passé » et s'applique indifféremment à tous ceux qui, avant la propagation de la religion musulmane (XVI^e-XVIII^e), ont laissé dans les lieux des témoins de leur passage.



description des sites archéologiques

En l'absence de données suffisamment nombreuses permettant l'établissement d'une chronologie, nous avons classé ces sites en trois types principaux, provisoirement définis par des critères morphologiques :

Sao I, buttes peu élevées, de petites dimensions (200 à 300 mètres dans leur plus grande largeur) dont la surface est jonchée de tessons de poterie d'une fine qualité, les seules structures apparentes étant parfois des pavements faits de tessons mis sur champ; elles sont toujours inhabitées.

Sao II, elles correspondent à des agglomérations beaucoup plus étendues (plusieurs centaines de mètres de long et de large) et comportent toujours les vestiges d'une large enceinte de terre crue; elles sont également plus élevées que les précédentes (une dizaine de mètres environ) et couvertes par

places d'une épaisse végétation. Les zones de tessons sont inégalement réparties et de nombreuses structures affleurent à la surface (pans de murs, foyers, cols de vases, etc.). Beaucoup sont abandonnées, mais toutes les cités kotoko s'élèvent sur des buttes de ce type.

Sao III, petites éminences dépourvues de muraille dont le sol est couvert d'une céramique grossière, récente; elles sont toujours inhabitées.

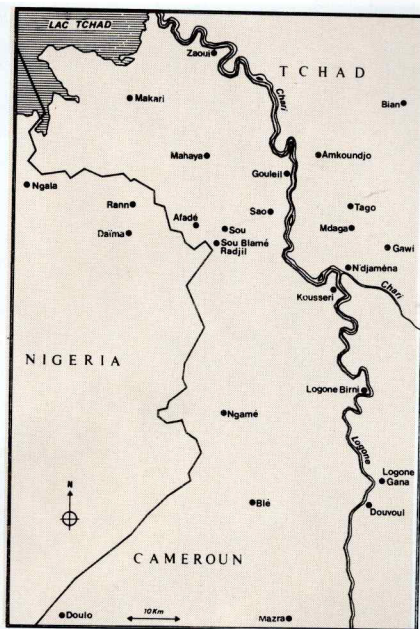
Tous ces sites présentent, en général, plusieurs niveaux d'occupation, mais d'immenses problèmes sont encore à résoudre concernant principalement la chronologie, la stratigraphie, l'origine et l'importance numérique de leurs habitants successifs, les corrélations pouvant exister entre eux.

Les quelques témoins recueillis aux niveaux les plus anciens sont datés des XIII^e (Sou Blamé), VI^e (Daïma) et V^e (Mdaga) siècles avant

notre ère. Nous avons alors affaire à une population qui pratiquait essentiellement la pêche et la chasse, possédait de petits troupeaux d'animaux domestiques et s'abritait sous des habitations légères. L'agriculture n'est attestée de façon sûre que quelques siècles plus tard, mais l'art de la céramique était déjà développé et comptait des représentations animales. L'Âge du fer apparaît à la fin de l'ère précédente ou au début de la nôtre (II^e siècle avant Mdaga, I^{er} siècle avant à Daïma, I^{er} siècle après à Amkounjo). Il est lié à la venue de nouveaux groupes humains. Vers le VI^e siècle de notre ère, les outils d'os et de pierre disparaissent presque complètement. Aux VIII^e et IX^e siècles, les abris légers sont remplacés par des maisons de pisé où sont disposés des pavages faits de tessons de poterie placés sur champ. C'est au IX^e siècle également qu'apparaissent les premières représentations humaines en terre cuite et, un siècle plus tard, les premiers bronzes.

Vers cette époque nombre de sites du faciès Sao I se dépeuplent ou sont abandonnés. Leurs habitants se regroupent dans des agglomérations plus vastes qui vont comporter une haute muraille de terre crue. Tout se passe comme si, aux dangers représentés par les inondations périodiques de la plaine qui déterminèrent une première implantation des hommes sur des tertres naturels, s'était imposée, du fait d'autres impératifs, l'obligation d'opérer un regroupement plus large et de fortifier les nouvelles communautés. Des techniques anciennes se développent tandis que de nouvelles apparaissent; ce sont de nouveaux éléments ethniques qui introduisent la métallurgie du bronze à la cire perdue et une nouvelle pratique funéraire, l'enterrement dans des jarres-cercueils.

La période qui s'étend entre le XII^e et le XIV^e siècles marque le plein épanouissement de l'art des fondeurs et des céramistes, ce dernier présentant en très grand nombre, des figurines humaines et animales. Elle correspond directement à la naissance des cités-états, telles qu'on les voit encore fonctionner chez les Kotoko, unités indépendantes les unes des autres, constituées par le regroupement d'un nombre variable de villages autour



de l'un d'eux érigé en capitale. Aux siècles suivants, sous la poussée de l'islam, cette civilisation va peu à peu décliner et se transformer. Ibn Fartoua, l'historiographe d'Ildris Alaoma, un des plus puissants souverains du Bornou (XVI^e siècle), nous a laissé un important témoignage sur la fin des peuples qu'il appelle « So », leur organisation dans des villages fortifiés, leur résistance à la nouvelle foi, les luttes difficiles qui précédèrent la conquête de leurs terres par les Kanouri. D'après la tradition orale, ceux d'entre eux qui demeurèrent sur place et se convertirent donnèrent naissance aux actuels Kotoko, les réfractaires s'enfuyant vers le nord, dans les îles du lac, et vers le sud, dans la région de la Bénoué où l'on retrouve également leurs traces.

travaux de fouilles

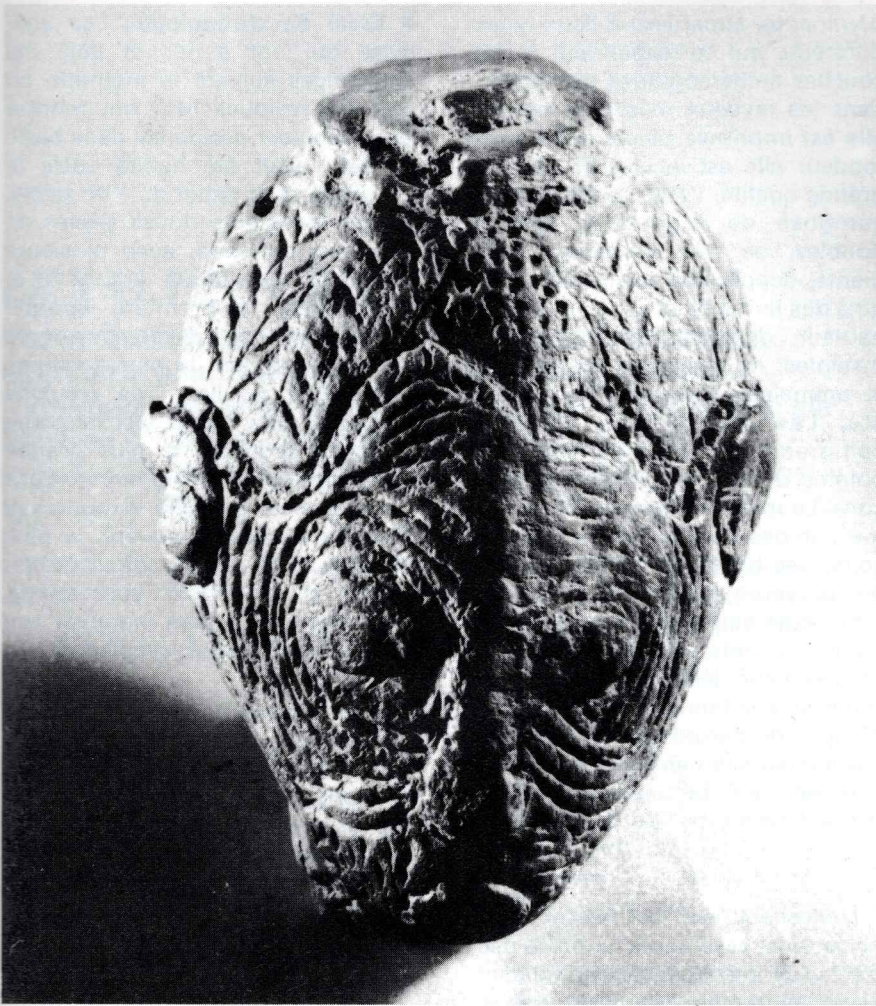
Depuis 1976, la Mission francocamerounaise d'archéologie dans le Nord-Cameroun a choisi deux sites, Sou et Sou Blamé Radjil, représentatifs des faciès Sao II et Sao I, afin d'y mener des sondages systématiques. Ses travaux ont pour objectif essentiel d'établir une stratigraphie aussi complète que possible des deux établissements, depuis le point le plus élevé jusqu'au substratum (1) de recueillir conjointement une série

(1) Substratum : terrain resté en place sous un charriage.

d'échantillons de charbon de bois devant fournir des datations absolues et de mettre en évidence les corrélations chronologiques pouvant, s'il y a lieu, exister entre eux. Leur choix a été dicté par l'importance ancienne que leur attribue la tradition orale et les liens qu'elle postule entre eux. Proches l'un de l'autre, ils sont situés dans le département du Logone-et-Chari, sur les terres de la principauté d'Afadé, à 7 km à l'Est-Sud-Est et à 10 km à l'Est-Sud-Est de cette ville où avait été à leur sujet rassemblée une ample documentation. De plus, Sou figure dans l'ouvrage de G.L. Anania, publié à Naples et à Venise dans la seconde partie du XVI^e siècle, et elle est mentionnée à la même époque par Ibn Fartoua, puis fut visitée en 1852 par H. Barth qui l'attribue à « l'ancienne tribu des So ou Soy qui commandait autrefois la région » et signale son récent abandon.

Cartes archéologiques d'Afrique

Depuis la publication, en 1969, par Jean-Paul Lebeuf, au Centre national de la recherche scientifique, de la première archéologie des basses vallées du Chari et du Logone, Annie et Jean-Paul Lebeuf et leur équipe ont poursuivi régulièrement leurs recherches dans l'extrême nord du Cameroun. Outre les fouilles annuelles menées dans deux buttes sao des environs d'Afadé, ils ont repéré une centaine de gisements inconnus jusque-là, ce qui porte à plus de 800 le nombre des sites anciens pour l'ensemble de la région prospectée (Cameroun, Nigeria, Tchad). Les résultats de ces nouvelles campagnes sont consignés dans le *Supplément à la Carte archéologique des abords du lac Tchad*. La carte de répartition est accompagnée d'un tableau complet des dates fournies à ce jour par les analyses suivant la méthode du 14 C qui prouvent que la contrée fut habitée depuis trois millénaires environ, de rubriques particulières consacrées chacune aux lieux anciens découverts et d'une bibliographie aussi exhaustive que possible. Ce document vient de paraître aux Éditions du Centre national de la recherche scientifique, 15, quai Anatole-France, 75700 Paris.



Tête de terre cuite portant des scarifications, pouvant provenir d'une statuette (Ndimi, Cameroun). H. : 5,7 cm.

• Sou (Sao II).

La butte, haute d'une dizaine de mètres au-dessus de la plaine, épouse une forme longiligne, E.O., de 530 m environ sur une largeur maximale de 400 m, et présente suivant son grand axe deux importants mamelons séparés par une légère dépression. Elle est entourée des restes d'une muraille de terre crue, totalement effondrée où seules les traces de deux portes sont encore discernables. Dénudée dans ses parties hautes où n'apparaissent que de rares épineux, les zones moyennes et basses sont couvertes partiellement de taillis où dominent quelques ficus. Les pluies annuelles ont creusé de profondes déchirures sur ses flancs, les animaux fouisseurs et les troupeaux ayant causé le bris de l'abondant matériel qui gît en surface. Par place, le sol est jonché de tessons de poterie, de fragments d'objets divers (grains d'enfilage,

fusaïoles, débris métalliques, ossements d'animaux) ainsi que d'un nombre considérable de broyeurs de pierre le plus souvent sphériques. Un grand nombre de cols de vases et de foyers affleurent à la surface, en particulier dans le secteur occidental.

L'importance des structures en place détermina le lieu d'un des principaux sondages qui fut localisé au point culminant du mamelon occidental. Entre la surface et la cote 180, trois niveaux très bien individualisés furent dégagés; le premier, marqué par un fourneau en fer à cheval et la fondation d'un mur d'habitation en terre crue, correspond à la dernière occupation des lieux. Le second, à une profondeur de 110 cm, comprenait trois fourneaux d'orientation diverse, décorés de chevrons et contenant une masse importante de cendres et de charbon de bois, des vases de tailles

diverses en position renversée. Le troisième, entre 160 et 180 cm, était constitué par une série de petits vases également renversés. Toutes ces couches renfermaient un abondant matériel céramique, lithique, métallique et une grande quantité de fragments osseux de poissons et de mammifères.

A partir de cette cote 180 et l'apparition du substratum à 770 cm, fut dégagée une série de sept squelettes humains en très mauvais état de conservation. Ils étaient tous orientés E.O. (tête à l'O.) à l'exception d'un seul orienté N.S. (tête N.) correspondant à celui d'un très jeune enfant; ils reposaient sur le côté droit, les jambes fléchies, les mains à hauteur du visage ou des genoux. Le crâne et les os longs de celui de la cote 670 cm étaient recouverts d'une fine pellicule d'ocre. En même temps, mais non associés à ces ossements, on récoltait une importante quantité de tessons, une représentation animale et un os travaillé.

Un autre important sondage situé suivant un axe perpendiculaire au précédent, dans le secteur S.O., à proximité de la muraille d'enceinte, permit, sur une surface de 45 m², le décapage de deux fonds d'habitation superposés, situés respectivement à 70/80 cm et 130/140 cm de profondeur. Au premier correspondaient les vestiges d'une maison ronde de 400 cm de diamètre environ, aux murs de pisé, dont le sol était en partie « cimenté », s'ouvrant au S.E. sur une cour où furent dégagée quatre grandes jarres, intactes, ayant servi de silos à grains. Dans la pièce d'habitation, une construction en terre argileuse durcie avait été aménagée sur le col d'une jarre appartenant incontestablement au niveau inférieur. Elle formait une sorte de banquette et servait d'assise à deux fourneaux de terre cuite orientés vers le sud dont la base était fondue dans la maçonnerie et à une série de vases empilés les uns dans les autres dont trois contenaient chacun une dizaine de meules, haches polies et broyeurs sphériques en pierre. Le deuxième niveau était marqué également par quatre fourneaux de terre cuite d'un modèle différent des précédents, situés exactement sous les silos de l'étage supérieur, trois grandes jarres et neuf vases contenant en-

core de la farine reposaient sur un sol damé.

A la cote 190 furent mis au jour deux squelettes, orientés E.O. (têtes à l'O.), les jambes repliées, les mains à hauteur du visage, reposant, le premier, sur le côté gauche, le second, sur le côté droit, tous deux en parfait état de conservation. Des éléments de parure, plaque de ceinture et pendentif en alliage cuivreux, et un très grand nombre de grains d'enfilage — cornaline, verre, test d'œuf d'autruche — les accompagnaient. A proximité, plus au sud, entre cette cote et 225 cm furent dégagés huit autres squelettes, en très mauvais état de conservation qui, contrairement aux précédents, reposaient pêle-mêle dans les orientations les plus diverses. Dans cette partie de la fouille, le substratum fut atteint à 370 cm.

• Sou Blamé Radjil (Sao I).

La butte, moins vaste que celle de Sou, ne surplombe la plaine que de 4 à 5 m. Seuls quelques arbres rabougris et des buissons d'épineux rompent la monotonie du lieu qui est actuellement vide. Une prospection attentive de la surface du gisement a permis de repérer des aires de plusieurs mètres carrés, parsemés d'ossements, poissons (des silures notamment) et mammifères (bovidés, entre autres), et d'outils en os poli, pour la plupart brisés (harpons et pointes de sagaies ?). Trois ensembles stratigraphiques ont été mis en évidence. La première couche (entre la surface et 60 cm) formée d'un fin sédiment cendreuse a livré un squelette humain, des tessons de poterie, une perle de céramique, des bouchons de vase, une unique pipe et des fragments de haches polies.

Le second ensemble (60 à 170 cm) contenait une quantité exceptionnelle de fragments de terre cuite et une série de figurines animales accompagnée de nombreux restes osseux; dans le troisième (170 à 440 cm) ont été trouvés des outils en os et une céramique caractérisée par une finesse remarquable.

• **Le matériel récolté** dans ces deux sites est important. La terre cuite,

dominante, appartient à deux types différents qui correspondent à des couches archéologiques distinctes : dans les niveaux récent et moyen, elle est imprimée tandis qu'en profondeur elle est incisée et de plus grande qualité. Varié, ce matériel se compose de fourneaux, parfois doubles, de très nombreux récipients, depuis des microvases jusqu'à des jarres de plus de 120 cm de hauteur, de poids de filet et de fusaïoles, de figurations humaines et animales, de jouets, de bijoux, etc. Les pièces d'os travaillé comprennent des harpons, des pointes de sagaies (?) et des poinçons. Le matériel lithique est constitué par des haches polies, des lisoirs, des bijoux et, en abondance, des broyeurs sphériques. Le fer est représenté seulement par quelques outils (crochets, anneaux) et bijoux. En revanche les alliages cuivreux servirent à la fabrication de quantité d'objets de parure caractérisés à la fois par leurs dimensions réduites — quelques centimètres — et par l'extrême finesse de leur exécution.

L'excellent état de conservation de certains ossements humains permettra de précieuses comparaisons avec les restes de même nature recueillis précédemment. La faune est particulièrement riche et diversifiée; elle se compose de mammifères (rongeurs, ruminants), de squelettes partiels de tortue et, surtout, d'arêtes de poisson, dont certaines, travaillées, ont pu être des poinçons. On a également prélevé des sédiments, recueilli des échantillons de graines et de résidus charbonneux destinés à des analyses dans les laboratoires spécialisés. Le matériel lithique, également, est en cours d'étude.

• **Essai de chronologie.** Les analyses qui ont d'ores et déjà été entreprises suivant la méthode du carbone résiduel (14C) ont montré que le secteur occidental de la butte de Sou avait été habité entre le VII^e siècle et le début du XIX^e siècle, ce qui représente douze siècles de présence humaine, avec plusieurs habitats bien datés aux XII^e et XIV^e siècles, la première époque (VII^e siècle) pouvant être considérée comme marquant la plus ancienne occupation du lieu. Les résultats obtenus à Sou Blamé avec la même méthode prouvent la plus grande ancienneté du site; la première trace de présence humaine remonte au XIII^e siècle avant notre ère, la plus récente, au XV^e siècle, soit vingt-huit siècles d'occupations successives, avec des jalons bien marqués aux VI^e, V^e et IV^e siècles avant J.-C.

Pour assurer un appui logistique aux travaux, des bâtiments ont été construits sur place, à Logone-Birni. Ils sont constitués par des logements pour les chercheurs, un bureau et des magasins où sont rassemblées, en attendant la création d'un musée à Garoua, les collections classées méthodiquement.

Ajoutons pour terminer que, conjointement aux quatre dernières campagnes de fouilles ont été menées, conformément à la méthode que nous avons toujours préconisée, des enquêtes ethnographiques sur la poterie, l'habitation, la forge, en particulier mais également sur l'interprétation faite par les habitants actuels de la région de certaines pièces mises au jour et éventuellement leur réemploi.

Annie M.D. LEBEUF,
Maître de recherche au Cnrs.
(L.A. 140)

Bibliographie

- LEBEUF A.M.D. — Les principautés kotoko. Essai sur le caractère sacré de l'autorité, Paris, éd. du C.n.r.s., 1969.
- LEBEUF A.M.D. — Les figurines de la céramique sao, Actes du VII^e congrès panafricain de préhistoire et des études du Quaternaire (Addis-Abeba, déc. 1971), Addis-Abeba, 1976, p. 229-239.
- LEBEUF J.-P. — Carte archéologique des abords du lac Tchad, Paris, éd. du C.n.r.s., 1969.
- LEBEUF J.-P. — Archéologie tchadienne. Les Sao du Cameroun et du Tchad, Paris, éd. Hermann, 1962.
- LEBEUF J.-P. — Travaux archéologiques dans les basses vallées du Chari et du Logone (1936-1980); Paris, C.R. des séances de l'année 1980 de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, 1980, p. 636-656.
- LEBEUF J.-P. et A.M.D., Les arts des Sao, Paris, éd. du Chêne, 1977.
- LEBEUF J.-P. et A.M.D., TREINEN-CLAUSTRE, F. et COURTIN, J. — Le gisement sao de Mdaga (Tchad). Fouilles 1960-1968, Paris, Société d'Ethnographie, 1980.